



© Antoine Maillier

Les deux temps DE JANE NORBURY

Venue de Grande-Bretagne, installée depuis trente ans en Bourgogne, Jane Norbury construit une œuvre « sauvage », entre ancrage terrestre et désir d'espace, avec des contenants, des sculptures et des installations en rapport avec une idée du vivant et du paysage. « Sillons », formes organiques ramassées sur elles-mêmes, presque convulsives, exposées en novembre dernier à Chicago, et « Timelines », ensemble récemment présenté à Bibracte, en sont deux temps distincts. Retour sur les sources d'un travail à double temps.

Dans votre parcours, quelle place occupe *Timelines*, cette commande réalisée pour le musée de Bibracte, en Bourgogne ?

J. N. – C'est une opportunité formidable qui m'a permis de donner la mesure de mes moyens. Ma première création à l'université de Bristol, où j'ai entrepris des études d'art en 1976-1977, a été une installation au bord de la mer d'éléments de plastique soulevés par le vent. Quand l'année suivante je suis partie pour Londres, aux beaux-arts de Farnham, j'ai choisi l'orientation céramique, car je plaçais la sculpture à un très haut niveau, puisque ce n'était pas a priori un métier fait pour en vivre. Le département sculpture me soutenait, mais je manquais de confiance en moi. J'ai tout de même suivi un stage avec David Nash, sculpteur britannique du land art qui travaille essentiellement le bois.

Il m'a ouverte à la sculpture en lien avec le paysage, un territoire que j'ai toujours gardé en tête.

Pourtant, vous avez choisi de vous consacrer presque exclusivement à la céramique. Pourquoi ?

J. N. – Au début, l'essentiel pour moi était d'assurer mon indépendance en vivant de mon travail. Aux beaux-arts, j'ai commencé à prendre plaisir à travailler avec la terre et je voyais qu'il était possible de faire des choses en modelage sans attendre des années pour maîtriser le tour. Grâce à l'argent obtenu à la suite d'un concours du Crafts Council que j'ai gagné en 1986, j'ai pu m'offrir le four à gaz que j'utilise toujours, et payer un an de loyer ! Et puis la céramique a changé au cours des années 1980, elle s'est libérée de la tradition, elle est devenue très créative.

JANE NORBURY EN 5 DATES

- 1956 Naissance dans le Kent, en Angleterre.
- 1981 Stage avec David Nash, artiste du land art.
- 1981-82 École des beaux-arts d'Aix-en-Provence.
- 2005 Installation-performance *Watching Mud Dry* à l'usine Danfoss Socla, à Chalon-sur-Saône.
- 2017 Exposition « Timelines » au musée archéologique de Bibracte, en Bourgogne.



Queble 10, 97 x 100 x 52 cm, terres.



Sillons 35, 2017, 45 x 25 x 27 cm, grès.

Quelle forme a pris cette libération pour vous ?

J. N. – Pendant mes études, je suis allée aux beaux-arts d'Aix-en-Provence assister au workshop de cuissons rapides avec enfumage de Paul Soldner, céramiste qui travaillait avec Peter Voulkos aux États-Unis. J'ai fabriqué une sorte de plat-sculpture avec enfumage dans le four qui s'est taillé un beau succès. On a voulu plusieurs fois me l'acheter ! Une galerie londonienne travaillant avec un paysagiste m'avait aussi demandé des contenants pour les plantes. J'ai créé une identité forte dans ce domaine avec mes jardinières baroques et rustiques en terracotta à engobes clairs. Christian Tortu (qui a fait du métier de fleuriste un métier d'art) me les a achetées pendant des années. Cela m'a bien aidée quand j'ai emménagé en France : j'ai pu acquérir ma maison et mon atelier en Bourgogne ! Mais peu à peu j'ai ressenti le besoin de retourner à la sculpture. Et depuis le début du millénaire, je conduis les deux types de propositions artistiques en parallèle.

Quelles sont vos principales sources d'inspiration ?

J. N. – Lors d'un stage chez Bernard Dejonghe, pendant mes études, j'ai été très marquée par la force minérale de ses sculptures céramiques, par son investissement total dans le travail et surtout par son grand atelier ! Je me suis aussi inspirée du land art, de Richard Long à Andy Goldsworthy, et de la danse de Régine Chopinot. Nourrie de toutes ces influences, j'ai alors décidé de faire de la sculpture à grande échelle, souvent *in situ*, en collaboration avec des performeuses comme Aurore Gruel ou Armelle Devigon. Le mouvement est un élément central dans mes sculptures organiques. En 2015, avec « Corps sensibles », exposition à l'ARC, au Creusot, je coulais des terres locales sur les murs et fenêtres d'un bâtiment. Et puis, il y a

Sillons, une œuvre qui a fait l'objet d'une exposition au Sofa de Chicago, organisée en novembre dernier par les Ateliers d'art de France. Elle est formée par pression, pliage, soulèvement, et crée des ondulations et des distorsions, soulignées par la terre blanche qui remplit les creux.

Le son est également devenu une composante essentielle de vos derniers travaux...

J. N. – Oui, comme pour mes grandes *Têtes brûlées*, une installation en terre que j'ai créée en 1990 avec le compositeur Étienne Delmas et présentée pendant plus de douze ans dans onze lieux différents : des musées, des usines, des festivals tels le Canary Wharf et le Voice Over Festival of Performing Arts de Londres. Il y a aussi *Watching Mud Dry*, une installation-performance qui associe la terre crue et le son du musicien et sculpteur sonore Will Menter.

Quels sont vos projets ?

J. N. – De février à avril, je serai en résidence au Anderson Ranch, dans le Colorado, un centre d'art fondé par Paul Soldner dans les années 1970. Il est très bien équipé pour la céramique et possède notamment un four à bois. J'y serai avec neuf autres artistes, des céramistes, des peintres et des photographes. Je ne sais pas encore ce que je vais y réaliser, mais je sais que je veux provoquer autre chose en me mettant dans une situation nouvelle, sortir de ma zone de confort ! Pendant cette résidence, à l'invitation du département céramique de l'université du Colorado, à Boulder, je vais donner une conférence durant laquelle je vais présenter mon travail. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR CAROLE ANDRÉANI PHOTOS JANE NORBURY



Série «*Queule*», 2017, terre (engobe blanc),
dimensions variables.

